

Lettres ou sciences ?

Voici un renseignement puisé dans un journal français :

« Voilà la querelle qui recommence plus vive que jamais entre les partisans de l'enseignement littéraire. M. Berthelot, le savant chimiste, vient de mettre le feu aux poudres par son article de la *Revue des Deux Mondes* relatif à l'enseignement secondaire et dans lequel il demande que désormais les sciences et non plus les lettres soient le fondement de l'éducation. M. Berthelot estime que la prééminence doit passer des lettres aux sciences parce que « la science est véritablement, et à un degré éminent, éducatrice, aussi bien dans l'ordre moral et intellectuel que dans l'ordre matériel ». Et pour peu que vous vous avisiez de le contredire, il vous appelle « cuistre ». Comme on le voit, M. Berthelot apporte de la passion dans la discussion. M. Adolphe Hatzfeld n'hésite pas pourtant, dans la *Revue bleue*, à combattre ses arguments et à lui dire qu'il confond celui qui crée la science par le raisonnement et l'observation avec l'écolier à qui elle est transmise, qui accepte, qui enrégistre les résultats du raisonnement, de l'observation d'autrui, sans avoir pris la peine de raisonner et d'observer par lui-même. C'est là, en effet qu'est le vice de l'argument habilement dissimulé.

« Il ne faut pas, en effet, être grand clerc, comme le dit M. Adolphe Hatzfeld, pour comprendre que les cas d'égalité des triangles, les combinaisons du carbone avec l'oxygène ou les orbites parcourues par les planètes n'enseignent rien de la vie ; que les lettres, au contraire, la poésie, l'éloquence, l'histoire sont la peinture de la vie humaine. On se demande, ajoute notre confrère, ce que serait devenu dans notre pays, si plusieurs générations avaient été soumises au régime préconisé par M. Berthelot, cet art suprême de la vie, qui est la civilisation même dans ce qu'elle a de plus élevé. Selon le mot de Joubert : « Les mathématiques rendent l'esprit juste en mathématiques, tandis que les lettres le rendent juste en morale ». La conclusion de M. Hatzfeld est que l'étude des sciences, dut-elle donner plus de rigueur au raisonnement et plus d'exactitude à l'observation, il n'en resterait pas moins que la matière du raisonnement ou de l'observation scientifique est trop technique pour devenir le fondement de l'éducation, qu'elle n'enseigne rien de la vie morale et que par conséquent elle n'est point « éducatrice » dans le vrai sens du mot ».

D'où je conclus qu'il faut l'un et l'autre, ne pas tomber dans les extrêmes, mais je crois qu'il faut cependant une réforme dans l'enseignement, apprendre plus vite les lettres, connaître plus de sciences, à moins de vouloir rester en arrière.

* * Au moment où j'écris ces lignes (lundi), une nouvelle s'abat sur nous comme un coup de tonnerre.

Sir A. A. Dorion vient de mourir, et sir John A. Macdonald est mourant, frappés en même temps, presque à la même heure, de la même maladie.

Maladie terrible, coup de massue qui terrasse les constitutions les plus nerveuses, car c'est surtout aux nerveux qu'elle s'attaque, à ceux qui ont lutté, pensé, agi.

Quelle étrange chose ! Les médecins les plus célèbres expliquent la maladie, en suivent les phases et pas un ne peut l'enrayer, ne fût-ce que pour quelques instants, pour permettre au mourant de dicter ses dernières volontés, pour appeler près de lui ceux qu'il a aimés.

Qui connaîtra jamais la dernière pensée de l'ancien chef des libéraux, du vieux chef des conservateurs, qui s'éteignent en même temps, du même coup de faux, brisés, broyés, coupés au moment où on les croyait destinés à vivre encore de longs jours

* * Si joyeux que je puisse paraître à certain moment, si indifférent ou si sceptique même, je ne crois pas avoir jamais passé deux heures de ma vie sans penser à la mort, et je considère cette pensée comme une force et même comme un bouclier en certaines occasions.

Et pourtant, malgré tout ce que je pense, ce que je rêve, ce que j'espère, je ne puis apprendre la mort de quelqu'un qui m'est connu sans en être frappé d'une manière étrange.

La mort du curé Labelle m'a stupéfié.

Aujourd'hui, voici deux autres hommes, dont les noms sont respectés et aimés, malgré leurs idées politiques différentes, qui s'en vont rendre compte au Maître de toutes choses de leurs faits et pensées pendant leur vie.

Ceux qui ont tant jugé et apprécié les autres vont être jugés à leur tour.

Nous diront-ils un jour, enfin, ce que c'est qu'au-delà de la vie ?

Jamais !

* * Sir A. A. Dorion, l'honneur, l'honnêteté, la loyauté même ; le penseur, le légiste, le juge sans tache, l'homme calme, grave, droit, ferme, qui semblait être un de ces représentants de la magistrature française qui fait la gloire de notre mère-patrie.

Le chef de notre race, Canadien de la tête aux pieds.

* * Sir John A. Macdonald, homme politique avant tout, aimant les luttes électorales, les combats de partis, les batailles pour le pouvoir, toujours jeune, nerveux, spirituel, représentant des hommes politiques de son pays d'origine.

Le chef de la race anglaise, anglais jusqu'au bout des ongles.

* * Et aujourd'hui le desarroi est partout, on parle, on s'agite, on cherche l'étoile qui doit guider la barque du Canada à de nouvelles destinées ! Dieu nous protège !

Lein Ledren

NOS JEUNES LITTÉRATEURS

SILHOUETTES

Depuis longtemps le public demande des notes biographiques sur nos jeunes écrivains, l'*espérance du pays*. A force de patience et d'énergie, nous sommes parvenus à nous procurer ce travail d'une telle valeur, qu'il assure l'immortalité à l'auteur et aux noms qu'il cite.

Donc, que nos jeunes se rassurent et qu'ils n'aient pas croire que nous faisons ceci dans le but de leur nuire.

JULES SAINT-ELME.—Figure angulaire par la base et ronde par le faite. Intelligente dans l'ensemble, malgré le front qui indique l'entêtement, manières brusques souvent.

Prosateur facile doublé d'un poète charmant a dit Miss Ehrtone. Il sème ses articles sous le voile de l'anonymat. S'est fait une spécialité de *Cueillettes et glanures*. Déjà reproduit en France, beaucoup lu en Canada, fera son chemin *pour le sur*, car il a foi en lui.

Signes particuliers : Ultra-montain, rigoriste. Pose en principe, que les seuls vrais savants sont les savants catholiques.

FRID-OLIN.—Edition poétique de Jules Saint-Elme.

E. Z. MASSICOTTE.—Taille moyenne, gros, gras, à la barbe inculte. Apparence sémitique. A des traits de ressemblance avec Zola et Richepin.

Caractère étrange, tour à tour pensif, joyeux, sarcastique ou sérieux. A été reporter, comptable, acteur, déclamateur, rédacteur, bouquinier et amoureux. Est actuellement collectionneur, critique, nouvelliste, antiquaire, numismate, biographe, historien, poète, réaliste, décadent. A lu

tous les auteurs, a étudié tous les genres et les a tous essayés. On remarque chez lui la passion de la phrase sonore et ciselée. Un ami l'a défini : « Une antithèse vivante, visant l'originalité. »

Signes particuliers : Radical, pessimiste, optimiste, panthéiste, déiste, catholique et éclectique. Ne refuse pas la louange.

PIERRE BÉDARD.—Taille moyenne, barbe noire à la Boulanger. Bonne apparence.

Ex-étudiant en médecine et ex-étudiant en architecture. Actuellement père de famille et du *Recueil Littéraire*, a conservé l'enthousiasme d'un célibataire. S'est voué aux articles transcendants et aux nouvelles descriptives. En somme, esprit sérieux quoiqu'un peu naïf. A connaissance de s'être fâché qu'une fois.

Signes particuliers : Ex-président du « Cercle Dollard ». A une peur rouge de la critique.

RODOLPHE BRUNET.—Jeune, grand, mince, visage de jeune fille qui rougit quand on le fixe. Timide et mielleux dans son état ordinaire, audacieux et fielleux dans son état supra-ordinaire. Imberbe et yeux bleus.

Sentimentaliste qui abhorre le latin et adore Châteaubriand qu'il veut faire revivre sur les bords du Saint Laurent. N'a pas de plus grandes occupations que de dédier des articles à ses amis, par pur désintéressement. A résolu le problème à savoir si « Les noirs ont du cœur ? » Les Haïtiens en sont fiers. A mis sa pleine et entière confiance dans le style périodique et les images barnumiques.

Signes particuliers : Fondateur et vice-président perpétuel du Cercle Dollard.

GUSTAVE BOISSONNEAULT : Frère. Porte néanmoins une moustache qui lui donne une mâle apparence.

Grand rêveur, enthousiaste, satirique, poète, novateur. Etonne ses lecteurs par la nouveauté de ses images et de ses comparaisons. Cultive avec succès, dans son jardin, des fleurs de rhétorique. Possède une teinte de philosophie et se moque des critiques. Par un tour de force inconcevable, il a réussi à placer l'adjectif *molle* dans toutes ses poésies.

Signes particuliers : Auteur du « Portrait de mon Adèle. » A toujours admiré les charmes veufs des souillures du temps.

GERMAIN BEAULIEU.—Yeux noirs, cheveux noirs, figure brune, appendice nasal développé, surmonté de lunettes, front large et bas.

Fait des vers avec la plus grande facilité, mais non pas avec la plus grande impeccabilité. Un peu sensible à la flatterie. Il a fait sa réputation avec sa poésie : *Les Mignons*. Promet beaucoup pour l'avenir. Jouit d'une haine contre l'adoration mutuelle.

Signes particuliers : Parle comme un parisien copurchic. En rupture de banc avec le Cercle Dollard.

GEORGES-AVILA MARSAN.—N'est pas laid garçon et le sait.

A consacré sa prose virginal à l'apothéose de Camille F'ammariou. Croit avoir un penchant pour les grandes luttes politiques. Méditatif et sérieux, fera certainement quelque chose.

Signes particuliers : Membre de l'Institut Canadien français. Optimiste.

ARTHUR COTÉ.—Grand... grand... grand. Sec.... sec... sec. Cheveux longs.... longs.... longs. Marche droit.... droit.... droit.

Plutôt orateur qu'écrivain, a un grave défaut : celui de ne pouvoir discuter sans ses bras. Vint au monde entre l'Emphase et le Pathos. Fait les délices des universitaires. A lancé cette phrase mémorable :

« Messieurs ! Je suis venu vous expliquer les inaltérables principes du parti conservateur ».

Signes particuliers : A écrit un article dans le *Glanneur* ; membre de l'Institut Canadien-français ; né à Rimouski.

JEAN RIT.